



Pensées sur la Musique

LXX

LA MER

par CLAUDE ACHILLE

En plus d'une occasion, j'ai résisté à Toscanini. Quand ils sortent d'Italie et de la musique italienne, je n'aime pas les orchestres italiens : ils sont excellents, mais dans le sens et le style que je goûte le moins. Ils ont du feu, du mouvement ; beaucoup d'action et de verve ; leur souffle est fort dans les cuivres ; leurs archets sont vifs et vigoureux. Et le tout ensemble n'est pas ce que j'attends de la grande musique. Ils donnent un tour vulgaire à Mozart. Je n'ai rien entendu de plus ridicule que Parsifal à Milan. Leur mystique musicale sent la parade, la gymnastique et Dom Bosco, l'abbé Perosi a passé par là, ce Palestrina de la rue Saint-Sulpice. Toute profondeur leur est interdite : ils ont été virtuoses, et ils sont virtuoses. Avec Plagiacchi et Cavalleria Rusticana, ils font le bonheur de Naples, de Buenos-Ayres et de New-York, des petits bourgeois de Paris et de Berlin ; mais la vraie musique n'a presque rien à voir avec cette redondaine de nègres blancs. Où sont Monteverde et Frescobaldi ?

* * *

Toscanini a donné La Mer et l'Après-midi d'un Faune de Claude Achille, la Rheinfahrt de la Goetterdaemmerung et le Prélude de Tristan comme je ne les ai jamais entendus jusqu'ici. Je lui rends les armes et je l'en loue avec bonheur. Dans Wagner, on ne peut montrer plus de passion ni plus de puissance ; dans Debussy plus de puissance ni plus de couleur instrumentale. Que les chefs d'orchestre viennent s'instruire à cette école où le sentiment s'égale à l'intelligence ; où, d'abord, la personne et la vanité, le talent même du chef s'effacent. Ils apprendront, premièrement, à ne jamais presser le mouvement, à ne pas courir après la fin comme après leur ombre ; à ne

pas coudre la queue d'une strette fatale à toute péroraison ; à être rapides sans se disputer le record des mille notes en cent secondes ; à ne pas doubler la nature selon Héraclite dans sa fuite infernale ; à être lents aussi sans ramper en dormant, comme les couleuvres repues dans le jardin d'Armide. Que de chefs d'orchestre dont le Grave, en dépit d'un bras frénétique, est le hamac d'une digestion difficile. Ils finiront par sentir, peut-être, que le contraste des temps peut seul donner, fût-ce à l'intérieur d'une seule mesure, la plus belle impression de vitesse ou de lenteur, de force ou de délicatesse.

A Bayreuth et à Munich, pourtant, on a pu admirer un Tristan et un Parsifal que l'on croyait incomparables. Mais le plus rare triomphe de Toscanini, de son intelligence et de son art, je le trouve dans son jeu de La Mer. Lui seul, peut-être, a fait enfin sentir l'extraordinaire puissance de cette œuvre. Il n'est pas de tonnerre ni d'orage ni de cataclysme orchestral qui l'emporte en grandeur et en force sur cette symphonie. J'y vois le plus grand et le plus beau poème musical de la musique française.

Ici, qu'on ne parle plus sottement d'art impressionniste. La musique n'est d'ailleurs jamais une affaire de simple impression : le paysage sonore lui-même est toujours plus près de Rembrandt que de Claude Monet : il a une voix, quoi qu'on veuille, quoi qu'on fasse. Et la voix n'est pas de la matière mais de l'esprit. Le sentiment et la passion, la part ineffable des émotions humaines est toujours là, dès qu'une œuvre est hautement musicale. Bref, et pour tout dire, le temps règne dans cet ordre et non l'espace. Avec La Mer, Claude Achille s'est élevé au sommet de son art et au-dessus de lui-même. L'architecture de cette mouvante merveille vaut la fantaisie qui l'anime. La pensée, l'ébranlement passionné de l'âme embrassée par la nature y égalent la magnificence de la peinture et la somptueuse variété des couleurs sonores. L'unité est ravissante ; chaque timbre garde pourtant la plus exquise indépendance et la vigueur la plus individuelle. Toute richesse, et nulle emphase, nulle surcharge, nulle confusion. Voilà bien la mer ; voilà bien la sirène et l'horizon de liberté qu'elle chante au désir de l'homme. Voilà les rêves de rayons, de sourire, d'adieu et d'espoir que ses vagues roulent, l'infini que portent ses flots, qu'ils le bercent ou qu'ils le soulèvent en tempête jusqu'à la joue salée des cieux.

Toscanini n'a rien laissé perdre d'un si beau poème, unique en notre siècle par l'accord de tous les dons. Il a offert cette œuvre du musicien le plus parfait que la France ait vu naître dans toute la splendeur de ses rayons, et toute l'ardeur plus tendre et plus secrète de ses ombres profondes.

André SUARES.